

NOTRE DROIT D'AINESSE

OU LA

LA QUESTION BILINGUE

Traduction
D'UNE CONFERENCE
par
DONALD DOWNIE, B. C. L.

FC 145
B55
D6214
1916

Québec
LA PUBLICITE, ENREGISTREE
147, Côte de la Montagne
1916

ABONNEZ-VOUS

— AU —

“Franc-Parleur”

Journal de Combat et de Critique

Il dit tout haut ce que tout le monde
pense tout bas

Le FRANC-PARLEUR donne l'hospitalité dans ses colonnes à toutes les critiques, toutes les revendications qui intéressent les Canadiens-Français. Sa rédaction est vigoureuse et hardie. Elle est variée et intéressante.

ABONNEMENT: } CANADA . . . \$2.00 par année
 } ÉTATS UNIS . . . 2.50 “ “
 } LE NUMÉRO . . . 5 sous

Numéros spécimens sur demande

Raoul Renault, Directeur

BUREAU :

147, Cote de la Montagne

QUEBEC

NATIONAL LIBRARY
C A N A D A
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

NOTRE DROIT D'AINESSE,

OU LA

LA QUESTION BILINGUE

Traduction
D'UNE CONFERENCE
par
DONALD DOWNIE, B. C. L.

Québec
LA PUBLICITE, ENREGISTREE
147, Côte de la Montagne
1916

FC145
B55
D6214
1916

Enregistré conformément à l'Acte du
Parlement, par "La Publicité, Enrgis-
trée", Québec.

pa
les
ren
av
à l

le
Mi
art
H
ble
le
Th
l'o
die
qu

doi
cot
fra
cot

—
dan

UN MOT AU LECTEUR

Comme de réconfortants oasis dans les déserts visités par le simoun, il surgit çà et là, depuis quelque temps, parmi les citoyens de langue anglaise de ce pays, des hommes droits, renseignés, qui connaissent les Canadiens-français pour les avoir coudoyés et qui ne craignent pas de donner libre cours à leurs opinions sans s'occuper du milieu où ils sont.

Signalons furtivement les études parues récemment dans le *Canadian Courier*, sous le pseudonyme de "The Monocle Man", ainsi que celles signées par M. William-H. Moore, les articles de M. Robert-F. Phalen dans le *North Sydney Herald*, la magnifique lettre de M. l'abbé F. Quinn à l'honorable sénateur Landry, la lettre de Sir James Grant au *Droit*, le discours du Rév. Byron-H. Stauffer, les remarques de M. Thomas O'Hagan, les articles de *Industrial Canada*, (1) l'organe officiel de l'Association des Manufacturiers Canadiens, du *New-Witness*, (2) de Londres, pour ne mentionner que ceux-là.

Mais au-dessus de tous ceux que je viens de nommer, je dois placer M. Donald Downie pour le fier, le pathétique et courageux plaidoyer qu'il a fait en faveur des Canadiens-français devant la Literary Society of "Vagabonds", de Vancouver.

Il avait pris pour thème de sa superbe conférence :

(1). INDUSTRIAL CANADA, numéro d'octobre, 1916.

(2). THE NEW WITNESS, de Londres, numéro du 14 septembre, dans un article intitulé: "The French Canadian and the War".

"France and the French ; or, Bilingualism and its Advantages", (3)—La France et le français, ou le Bilinguisme et ses avantages."

J'ai cru que mes compatriotes liraient avec plaisir cette pièce solidement documentée. J'ai pensé aussi qu'il était important, dans les circonstances difficiles que traverse le pays, de donner autant d'écho que possible à cette voix sympathique et parfaitement désintéressée.

C'est pourquoi, avec la permission de l'auteur, j'en ai entrepris la traduction et que je la livre aujourd'hui au public canadien-français, sûr que cet appel chaleureux de M. Downie à ses compatriotes de langue anglaise sera accueilli avec reconnaissance par le public de cette province.

A cet homme éclairé, à ce valeureux,—j'allais dire héroïque, car il lui a fallu du courage pour parler sur le ton dont il s'est servi,—à ce généreux défenseur de notre race, je présente, au nom de tous mes compatriotes, sûr d'être leur fidèle écho, les remerciements les plus sincères qui jaillissent de plus de deux millions de poitrines où bat ce cœur généreux et virile de la vieille France.

En lisant attentivement cette conférence, mes lecteurs constateront aisément que M. Downie n'est pas le dernier venu, qu'il est un érudit doublé d'un perspicace observateur, et ils y trouveront des aperçus nouveaux, caractéristiques et péremptoirs qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Dans la traduction que je présente aujourd'hui au lecteur canadien-français, je me suis efforcé de rendre toute la pensée du conférencier, avec toutes ses nuances, sans m'attacher d'une façon trop intransigeante à la forme, lorsque le fonds aurait pu en souffrir.

RAOUL RENAULT.

(3). FRANCE AND THE FRENCH; OR, BILINGUALISM AND ITS ADVANTAGES. An address by Mr. Donald Downie, B. C. L., before the Literary Society of "Vagabonds", in the University Club. From the "Vancouver Standard" of July 15th, 1916.—Brochure in-32, 40 pages.

L

Me

les
qu
Es
arc
sia
qu
me
bre
aul
ou
dis

NOTRE DROIT D'AINESSE

OU

LA QUESTION BILINGUE

Discours intitulé "France and the French, or Bilingualism and its Advantages", prononcé par M. Donald Downie, B. C. L., devant la Literary Society of "Vagabonds", à Vancouver.—Traduction de la version du "Vancouver Standard".

Messieurs les "Vagabonds" :

Les philosophes parlent librement de toutes choses. Ainsi font les "Vagabonds". Donc, (ceci fut demandé par notre comité), pourquoi ne discuterions-nous pas quelque sujet de brûlante actualité ? Est-ce parce qu'un tel sujet serait de nature à soulever quelque ardeur, ou à éveiller un peu de passion, ou à créer de l'enthousiasme ? Les "Vagabonds" ont-ils peur de ces ressentiments ? Pourquoi, par exemple, ne pas discuter, à la prochaine réunion, les réformes civiques qui s'imposent à Vancouver, permettant à chaque membre d'avocasser une réforme. On pourrait constater combien il y en aurait d'originales. Ou bien le suffrage féminin, ou la prohibition, ou la vraie tempérance. Le champ est vaste. De savants évêques ont discuté, un jour, pour savoir si les "femmes avaient une âme." Ce

fut, je crois, à la Diète de Worms. La décision aurait probablement été meilleure à une diète de rosbif et de bière. Parlons du service national pendant la guerre, de l'administration d'une ville, d'une commission scolaire, du fonds patriotique ; des soldats revenus du front ; de la politique fiscale. Ou bien ce que nous ferons de nos neveux. Ou bien encore ce qu'il faut faire pour être heureux quoique marié. Ou bien quels sont les privilèges ou les avantages qu'un citoyen devrait avoir sur les ennemis obstinés de l'Empire, s'il en ait qu'il puisse réclamer.

UN SUJET D'ACTUALITE.

Donc, je choisis un sujet d'actualité, une question brûlante. Ce sera un mot pour le vieux Québec et pour les Français. Il sera bref, imparfait, mais une défense affectueuse du Canada français et de sa langue. Et je pourrais le dédier à ce fils distingué de notre vieille Province-mère, Sir Lomer Gouin, qui, sans soulever cette question, a récemment rallié les éléments des deux croyances et des deux races,—dix contre un. Quand on a l'honneur d'être un "enfant du sol" de cette vieille et romantique Province sur le Saint-Laurent, on peut dire pour s'excuser et pour donner un avertissement à ses critiques :

Nous entendons des paroles de reproches qui nous sont adressées de ce temps-ci dans d'autres Provinces. Et nous ne les tolérons pas patiemment ni en silence. Elles viennent quelquefois des hommes publics, dans un but politique. Celles-là sont négligeables. Et de personnes mal informées et étourdies, animées de préjugés de race et de religion invétérés. Ceux-là sont pardonnables, c'est dans leur nature. Mais il y en a d'autres que l'on ne peut pas complètement excuser, parce qu'ils ne sont pas entièrement fermés à la lumière. Et, pourtant, ils croient sincèrement ce qu'ils disent. Hélas ! peut-on concevoir qu'ils disent ces choses quand notre démocratie est à l'épreuve, quand les susceptibilités devraient être épargnées, quand l'Empire est dans le creuset de la conciliation.

Et que disent-ils, dans cette partie de langue anglaise du Canada ?

Que disent-ils dans les clubs, dans les chambres d'avocats, dans

le
qu

m
Q
qu
ne
la
le

m
n'
de
d'
pe
ch
ur
sy

et
pe
ét
qu
qu
ai
ta
qu

qu
je
si
de
ca
li
ne

de

les chambres des juges, à la cantine des officiers, au coin des rues, quand la parade militaire défile pour les Flandres ?

Depuis quelque temps on m'interloque en me disant : Eh bien ! monsieur, vous avez toujours été le champion de la race française. Qu'avez-vous à dire au sujet des privilèges spéciaux dont elle jouit, quand quelques milliers de ses enfants seulement sont au front,—nonobstant leur race et leur sang normands,—pour prendre part à la grande croisade anglo-française et pour sauver en même temps le pays de leurs ancêtres et le pays de leur allégeance ?

Ce n'était qu'une controverse évasive, mais elle m'a semblé marquer des préjugés dangereux et profondément enracinés qui n'augurait rien de bon pour les prochaines élections. Et cette tendance m'a paru si générale que j'ai cru qu'elle provenait d'un "mot d'ordre" dangereux. Un aimable membre de la magistrature, qui possède ce clair esprit juridique—que l'on rencontre quelquefois chez les magistrats—m'a demandé si on ne pourrait pas leur faire un appel sympathique qui aurait chance de succès. Et comme mes sympathies sont bien connues, si je me chargerais de le lancer.

Je répondis immédiatement que cela pourrait très bien être fait, et qu'une division complète de vingt régiments pourrait être levée parmi cette virile et puissante population. Mais la tâche ne doit pas être entreprise de cette manière, mais par un des leurs, ou par quelqu'un qui commande. Elle ne doit pas être approchée avec la rudesse qui caractérise les sergents recruteurs. Kitchener n'a pas levé son armée en l'injuriant. La législation sectaire et tendancieuse de l'Ontario ne doit pas faire naître l'enthousiasme chez une race fière, qu'on ne peut pas traiter plus longtemps comme une race conquise.

Sa Seigneurie me demanda sérieusement s'il n'était pas possible que cette race fusse dégénérée dans le nouveau monde. Sans hésiter je répondis : Non. Qu'au contraire, qu'elle s'était réellement et physiquement améliorée. Et que le même esprit qui caractérise les défenseurs de Verdun se trouvait chez ces Canadiens de langue française dont nous voyons les noms, il est étrange de le dire, dans les listes des pertes, soit parmi les morts ou les blessés au champ d'honneur.

Maintenant, Votre Seigneurie, ma réponse sera qu'au lieu de donner à nos compatriotes français du Québec l'avis salutaire que

vous suggérez, et qui pourrait être fait de façon convenable, je crois que, comme vous possédez un esprit droit et ouvert à la conviction, on pourrait, respectueusement, vous donner un petit conseil, et pour votre propre avantage, vous faire connaître quelques faits très utiles concernant les habitants de cette Terra Incognita que les hommes instruits des autres provinces se sont plu à ignorer.

Et à mes confrères du barreau,—des anciens Montréalais et des Torontonien, —qui trouvent à redire et qui profèrent de persistants griefs contre les Français, probablement parce qu'ils sont à la recherche d'un cri de ralliement comme celui-ci : *A bas les Canadiens-français* (4), je leur dirai ceci :

LA MAUVAISE NOTE.

Mes savants amis :

Ce que vous dites aujourd'hui (et ce que toutes les loges de l'Ontario disent) c'est le même langage sans tact, offensif, ineffectif et méprisable que nous vous avons entendu tenir avant que l'Empire ne fut en danger, il y a plus d'un quart de siècle, au sujet de cette belle et simple vieille race normande, quand il restait encore une génération qui se rappelait la petite rébellion de 1837, qui nous a valu des libertés constitutionnelles à nous tous. Car ils furent les pionniers du Nouveau-Monde, ces bons vieux descendants de la Gaule à qui nous devons, au moins, vous l'admettez, une couple de dettes de gratitude. C'est d'abord la fondation du Canada et la propagation dans l'Amérique du Nord d'une civilisation ancienne et supérieure. Ensuite la conservation pour nous, et pour notre drapeau, de cette moitié du continent dans un moment critique pour l'Angleterre. Car quand les colonies de la Nouvelle-Angleterre se sont révoltées, alors que la Grande-Bretagne était entourée de plus d'ennemis que maintenant, ces nouveaux sujets du Canada furent les maîtres de la situation et de leurs propres destinées, exactement comme les Boers aujourd'hui. Et, comme les partisans de Botha, ils furent alors guidés, aïrez-vous, dans leur loyauté à leur nouvelle allégeance par une compréhension intelligente et avertie. S'ils n'avaient pas été ainsi guidés, le drapeau étoilé flotterait aujourd'hui

(4) Les expressions en italiques sont reproduites textuellement.

d'l
qu
la
les

La

cu
ah
so
an
le
so
fa
ric
lit
l'é
au
ra
su
na
ar
St
ch
fu
fi
l'l
la
la
Je

C

at

d'hui du golfe du Mexique aux régions arctiques. C'est un des gages que nous devons à ces habitants et à leurs chefs, à cette race dont la plupart d'entre nous n'a jamais voulu apprécier ou comprendre les méthodes intellectuelles, le langage et la mentalité.

LA SUPERIORITE CANADIENNE-FRANÇAISE SUR LA FORMATION NORMALE DE NOTRE RACE.

C'est un peuple que la plupart d'entre nous, (Canadiens-anglais cultivés), malgré toutes ses admirables vertus, et ses encore plus aimables folies—soit à l'école, au barreau, en politique, ou dans la société,—nous avons toujours considéré comme étranger et même antipathique, comme le vieux Normand était au Saxon, ou comme le Franc est au Hun d'aujourd'hui. C'est un peuple qui, à cause de son long isolement sur son propre sol vierge, a été sans doute moins favorisé que nous par la prospérité commerciale et la fortune matérielle ; mais il nous est supérieur, j'ose affirmer, dans toutes les qualités artistiques de son tempérament, dans toutes ses aptitudes pour l'érudition, les bonnes manières et les connaissances policées comme aussi dans toutes ses manifestations sociales, en musique, en littérature, en éloquence, et dans les charmes de la vie publique. Il est supérieur, enfin, à toutes les races mixtes et nomades qui maintenant peuplent ce continent qui est le nôtre, supérieur dans tous les arts libéraux, supérieur comme citoyen respectueux des lois aux Suédois, aux Bulgares, aux Magyars, aux Bohémiens, aux Autrichiens, aux Polonais et aux Grecs, comme ses ancêtres gallo-latins furent supérieurs aux autres races de l'Europe au point de vue du raffinement qui distingue d'une façon si frappante l'homme civilisé de l'homme sauvage. On prétend illogiquement que si on perpétue sa langue, toutes les autres races qui viennent s'implanter ici feront la même demande et que nous aurons dès lors un empire autrichien. Je dis : non.

CE QUE NOUS LEUR DEVONS

Nous leur devons quelque chose de plus que nous devons aux autres éléments de notre population, parce ce qu'ils ont obtenu pour

le Canada ce gouvernement autonome dont nous jouissons. Plus que cela. Ils ne furent pas la race dominante, ils furent le Canada aux époques les plus critiques de l'histoire coloniale de la Grande-Bretagne. Ils sont les enfants du sol, ils y sont attachés fermement depuis 380 ans. Le présent a toujours ses racines profondément enfouies dans le passé. Ils sont une race sédentaire, ils ne sont pas nomades. Leurs traditions romantiques, leurs vieilles coutumes, leurs lois, leur langue, leurs terres, leurs villages paroissiaux, leur gouvernement autonome, municipal et provincial, leur simple vie sociale, leurs solides affections familiales, leurs vertus domestiques, leur fécondité, leur frugalité, et la satisfaction qu'ils éprouvent de leur sort,—tout cela et leur religion les placent, ainsi que leur province, complètement à part.

Est-ce qu'il y a, dans tout cela, une caractéristique dangereuse pour la sécurité de l'Etat ? Ils se lèveraient comme un seul homme pour défendre ce sol qui est le leur et le nôtre. Les exceptions ne formeraient pas un planton de garde.

LOYAUX AU SOL ET A LA COURONNE

Et pourtant, mes savants amis anglo-canadiens, confrères et juges, sont assez illogiques pour comparer leur cas, ou leur langage, ou leur patriotisme particulier, à ceux de ces réfugiés nouvellement mués et non naturalisés qui nous sont venus de la Hongrie, de la Galicie, des Calabres, ou de la Bohême. Et ils me demandent, sans seulement penser à la tolérance britannique et à l'encouragement linguistique accordés aux Boers, aux Gallois, aux Maltais, aux Hindous, aux Brahmanes et à toutes les autres langues, lois, coutumes et religions,—ils me demandent, dis-je, pourquoi nous devrions avoir le français et l'anglais comme langues officielles, et ne pas donner des écoles séparées à tous ces étrangers nomades. La réponse est tellement claire qu'on croirait en la donnant défoncer une porte ouverte.

I
-d
li
d
p
s
r
le
U
c
n
e
leL
-M
fi
p
m
ta
te
tc
di
g
bil'
je
ti
fo
cc
qt

LIBERTE ANGLAISE vs PREJUGES

Les précédents et les franchises britanniques, comme toujours, donnent la raison et la réponse. Vous voudriez n'avoir qu'une seule langue au Canada, dites-vous. Et vous suggérez de gaieté de coeur de contraindre un peuple de deux millions à oublier le français policé et à parler notre rude et puissante langue. Eh bien ! messieurs, ils l'apprennent, pour des raisons politiques, infiniment plus rapidement et plus efficacement que si vous les y forciez. Comment le Kaiser a-t-il réussi, par la coercition, en Pologne et en Alsace ? Un beau nid de sujets dévoués qu'il a autour de ses troupes dans ces deux provinces. Et cependant vous préférez sa méthode à la méthode britannique qui dépense des millions aujourd'hui pour enseigner le français aux réfugiés belges, afin qu'ils conservent leur langue et leur nationalité.

LE PLAN DU LORD MAIRE

Ecoutez ce que le Lord-Maire de Londres a dit l'autre jour à la Mansion House au sujet du devoir qui s'imposait d'apprendre le français, et considérez si c'est bien le moment de crier contre la propagation de cette langue policée de l'héroïque France, ou plutôt le moment de la propager. Le Lord-Maire a dit à la distinguée assistance française qui l'écoutait, que dorénavant tout enfant en Angleterre apprendrait le français, de même qu'en France, aujourd'hui, tous apprennaient l'anglais, que les deux nations qui étaient à la tête du monde civilisé devraient être des nations parlant les deux langues. Leur histoire et leur littérature se touchaient sur de si nombreux points.

Maintenant, mes savants amis me parlent du cas de colonies de l'Ouest peuplées par ces farouches races de l'Europe afin de pouvoir jeter la pierre à Québec. Mais je ne les ai pas vus donner des statistiques de l'enrôlement de ces immigrants étrangers dont ils se font les champions. Pourquoi ne pas pousser l'analogie jusqu'à sa conclusion logique ? Que l'on nous donne des statistiques authentiques aussi sur les gens nés au pays. Et voyons si, dans l'enrôlement,

les Français nés dans le Québec sont bien en arrière des autres des provinces de l'est.

Notre système, vous savez, est volontaire et non provincial. Si le demi-million de soldats que nous avons convenu de fournir pour la défense impériale, ou pour la France et l'Angleterre, n'est pas trouvé bientôt, que l'on fasse quelque chose de régulier et de logique, à la manière française, pour une fois. Que l'on proclame l'enregistrement national. Et alors nous verrons où nous pourrons nous procurer des soldats. Nous ne voulons pas dégarnir le sol. On n'a pas encore recruté la moitié de ce que peuvent fournir les centres urbains surpeuplés.

LE TYPE

Le Canadien-français forme peut-être le quart de la population du Canada. Et il n'y a pas, dans tout ce grand Dominion, un élément plus facile à gouverner, ni plus dévoué à son foyer, à ses lois, ni plus paisible que les Français, les plus vieux et les premiers Canadiens. Quant à ce qui concerne les statistiques criminelles, ils ne sont pas les pires.

Il demande peu à son gouvernement, si ce n'est de le laisser en paix. Il est d'un optimisme sain et enjoué, d'une intelligence alerte et d'une imagination vive. Il a de l'initiative et une solide confiance en lui-même : il a hérité d'un excellent physique grâce à plusieurs générations de vie primitive dans des conditions naturelles. Il a les mêmes qualités qui ont fait le frugal et intelligent paysan français qui vit le long de la Seine, de la Marne, de la Loire et du Rhône, le plus beau type du paysan et le plus prospère du monde. Ces solides et durables qualités sont inhérentes à leurs cousins bretons, normands et angevins disséminés le long de la riche vallée du Saint-Laurent, et qui se répandent maintenant rapidement dans les vallées tributaires, poussant devant eux leurs horizons et les frontières de la civilisation canadienne. Mais l'éclat d'un tableau dépend grandement de son cadre. Ainsi il n'y a qu'un moyen de connaître notre compatriote canadien-français de Québec, c'est d'apprendre sa langue et d'aller chez lui.

TABLEAU DE VIE PROVINCIALE

Je voudrais pouvoir vous décrire le paisible paysan du terroir, avec toute son amicale bonhomie ; le villageois loquace et son badinage familier ; le notaire, digne et savant dépositaire de la confiance et des titres de générations ; le médecin de campagne, "bon vivant" et ami de tout le monde ; l'assemblée politique après la messe, où les orateurs sont écoutés avec une attention soutenue ; les processions sans fin d'enfants qui vont communier, tous costumés pour l'occasion, de jeunes garçons bien élevés qui viennent du collège, de fillettes gracieuses sous la direction des bonnes soeurs. Et, pour terminer, le *Bon Curé de Campagne*, un bon père aimé qui confesse, exhorte, baptise, marie, enterre, concilie, construit, très instruit, qui parle le grec et le latin mieux que l'anglais, mais ignorant passablement les affaires du monde en dehors de sa province, ou même au-delà de sa paroisse. C'est un bon pasteur qui dépense généralement ses revenus pour la gloire de l'Eglise, et ses jours en nourrissant son troupeau du pain de la vie. Et souvent, avec les pauvres colons des nouvelles paroisses, il peut vraiment s'écrier comme Wolsey :

*My robe and my integrity to Heaven
Are all I dare now call my own.*

QUELQUE CHOSE DE MIEUX A FAIRE

Non. Il y a quelque chose de plus grand et de mieux à faire pour l'Empire aujourd'hui dans ce suprême moment où il a de grands besoins, que de nous quereller avec notre inoffensif compatriote britannique (parlant le français) au sujet de la manière dont il fera instruire ses enfants. La population du Canada est à peu près de huit millions. Ce ne sont pas tous des francophobes, et j'espère bien, comme Carlyle aurait dit, que ce ne sont pas tous des fous. Et cependant, durant un demi-siècle, en dépit des méthodes d'immigration les plus extravagantes, cette population n'a fait que doubler. Elle est composée de toutes sortes de races, de langues et de religions, de "toutes sortes de couleurs et de conditions de servitudes antérieures."

NOTRE POPULATION MIXTE.

Elles viennent de l'autre côté de la terre ces races mixtes et elles apportent leurs vertus physiques et morales et leurs imperfections invétérées chez elles,—naturelles, héréditaires, acquises.

Et nous les encourageons. C'est bien. Le sol fertile doit être cultivé. Mais nous avons ici une pure et vieille race latine croissant au milieu de nous, une des meilleures et des plus pures, une race d'agriculteurs, aimant le sol passionnément, sans aucune tare étrangère ou ignominieuse dans le sang, une race qui peut se prévaloir des prétentions orgueilleuses des Athéniens et de leur antique pureté.

Devons-nous l'encourager ?

Et cependant c'est le déraisonnement persistant et fanatique d'une petite coterie de nos amis protestants qui vivent dans les ténèbres qui voudraient, avec des sujets dévoués, faire de cette race précieuse d'amis loyaux des ennemis irréductibles. Ne les aidons pas. Ce n'est pas bon pour l'Empire. Ce n'est pas "British". La liberté civile et religieuse a été le cri de ralliement de la France et de l'Angleterre pendant des siècles. C'est ce qui leur a permis de gouverner les vieilles nations de toutes races et de toutes croyances, et de civiliser de nouveaux peuples de toutes les espèces et de tous les climats.

UN VASTE ET ABSORBANT SUJET.

Maintenant je sais que je n'ai encore fait qu'effleurer mon sujet. On ne consent pas à parler sur un sujet aussi vaste sans trembler quelque peu. Il faut y être poussé par "l'Amour de la Patrie", ou par "l'Amour de l'Art". Il y a tant de choses à dire. Et cependant, quand son esprit est rempli de ses souvenirs et ses auditeurs si sympathiques, et si ouverts, on peut se fier à l'inspiration du moment et donner à ses pensées la première place. Bien que j'aie, avant de venir ici, préparé dans ma mémoire, à l'aide de mes trop volumineuses notes françaises, un choix que je voulais vous donner, je ne sais vraiment pas ce que je vous dirai.

De plus, je m'aperçois que je m'adresse à un auditoire sympa-

th
év
ég

LI

gu
ou

fr
la

pa

ra

da

fo

de

tic

fié

let

la

At

pa

Mi

tel

su

de

lai

ph

pr

eff

da

au

se

ge

de

de

ni

thique et sur un sujet sur lequel leur intérêt n'a pas besoin d'être éveillé. Car il est déjà ouvert et il brûle en ce moment d'une ardeur égale sinon supérieure à la mienne.

LE ROLE ET LES DROITS DE LA NOUVELLE-FRANCE

Je m'étais proposé, dans mon plaidoyer en faveur du bilinguisme—de crainte que cette question fût considérée trop politique ou trop controversée,—de parler non-seulement du vieux Canada français, de sa langue et de ses inspirations, mais aussi du rôle que la France a joué dans la propagation de la civilisation dans cette partie de l'Amérique du Nord, de son influence colonisatrice et raffinant, de l'établissement depuis des siècles de sa race intrépide dans les vallées vierges et fertiles du Saint-Laurent, de l'abandon forcé de ses enfants à la fin de la Guerre de Sept Ans, ainsi que des soins du chevaleresque conquérant, des stipulations et capitulations recommandées en leur faveur par le gouverneur militaire, ratifiées quatre ans plus tard par son gouvernement, leur garantissant leurs lois et leurs coutumes, leur langue et leur religion ; comment la Nouvelle-France fut ainsi formée, plus loyale que la Nouvelle-Angleterre, comment ces quelques villages et "postes" de 60,000 paysans, qui constituaient alors tout le Canada, du Lac Népissing, Michillimakinac et Détroit et des extrémités de ce qui forme maintenant l'Ontario, se sont développés en deux millions de loyaux sujets britanniques, parlant encore leur ancienne langue (que nous devrions tous parler ici ce soir), et maintenant en grande partie parlant les deux langues—la langue gracieuse et la langue puissante—plus couramment qu'aucun de nous peut le faire ; comment ils ont prouvé leur attachement aux institutions britanniques d'une façon efficace en une occasion, et qu'ils en ont fourni une nouvelle preuve dans le présent conflit, méritant les plus grands éloges des plus hautes autorités ; comment, avec une entente cordiale qui leur est propre ils se rendent dignes du pays de leurs ancêtres et du pays de leur allégeance, à qui ils ont démontré, à tous les deux, leur aimable esprit de tolérance et d'obéissance aux lois qui fait que deux langues et deux mentalités ainsi que deux religions peuvent vivre en harmonie, pour le bénéfice mutuel d'une population mixte.

LOINTAINS SOUVENIRS

J'aurais pu vous dire dans l'enchantement de mes souvenirs lointains, d'une enfance passée au milieu de ce peuple sympathique, parlant cette langue française qui est la leur (et dont plusieurs sont si étrangement effrayés), comment les meilleures caractéristiques de nos alliés, de la vallée de la Seine à la Marne, revivent dans leurs descendants de la vallée du Saint-Laurent. C'est un devoir qu'un homme doit à son pays de faire disparaître les causes de mauvaise entente, lorsque cet homme peut recommander la conciliation et la tolérance *en connaissance de cause*.

LES AVANTAGES DU BILINGUISME

Il y a eu une très mauvaise appréciation dans l'Ontario et ailleurs quant au caractère et aux aspirations de nos compatriotes de Québec et du danger pour l'Etat de l'enseignement, dans les écoles de leurs localités et des Provinces avoisinantes, de deux langues modernes. *Ignorantia facta excusat*.

Mais pour celui qui sait, ces deux langues officielles de notre pays procurent la jouissance intellectuelle, sinon l'utilité, de deux hommes dans un. Demandez-le à notre gouverneur-général, à nos hommes de lettres anglais, à nos juristes. Et du fait qu'elles sont officielles, et que le français est, c'est admis, une sorte de signe maçonnique de culture, par lequel, depuis plusieurs siècles, les hommes instruits et de bon goût se reconnaissent dans toutes les parties du monde, pourquoi nos excellents amis, les orangistes loyaux de l'Ontario, par pures préjugés de race et de religion, désirent-ils priver leurs propres enfants et les nôtres de cet avantage précieux, et laisser ainsi tout ce plaisir intellectuel et tout cet avantage social aux Canadiens-français bilingues, les enfants du sol, qui sont plus larges qu'eux.

Car, étant un enfant du sol—non pas un étranger—nous sommes satisfait de sa loyauté et de son dévouement à la protéger. Il est simplement un Canadien plus ancien, sinon meilleur qu'un autre, et il est aussi ardent patriote que nous pouvons l'être.

LA FACON ANGLAISE

Tandis que, imbus de la vraie libéralité anglaise, les commissaires d'écoles de la Grande-Bretagne s'apprêtent à faire enseigner le français aux milliers de Belges qui se sont réfugiés en Angleterre, afin de les perfectionner dans leur propre langue, pour qu'ils conservent leur propre religion et leur nationalité, les habitants d'une province d'outre-mer doivent-ils craindre l'expansion de ce véhicule poli d'expression "sans lequel aucune éducation libérale n'est complète."

Et quant à ce qui est de notre patriotisme à nous (qui est souvent le seul refuge d'un contracteur américain) il se trouve de bruyants patriotes qui brandissent le drapeau et qui veulent être plus loyaux que le Roi, comme il se trouve des piliers d'église qui veulent être plus catholiques que le Pape. Et l'attachement de nos citoyens français de ce Canada britannique à la cause impériale et l'intérêt qu'il lui porte dans les moments critiques, ont toujours été les mêmes, que ce fût un premier ministre français ou anglais qui détenait le pouvoir à Ottawa.

Car ce fut un homme de cette race si persécutée, un des pères de la Confédération, qui a dit que le dernier coup de canon qui serait tiré pour la défense du drapeau anglais dans l'Amérique du Nord le serait par un Canadien-français.

LE GENIE DE FRANCE

Mais parlons maintenant de la France, de sa langue et de son génie. Car la langue d'une nation est l'expression concrète de son génie, de son origine et de son âme. Les grandes nations ne sont simplement divisées que par des bornes géographiques, avec tel ou tel océan comme limite.

La géographie physique et la situation, il est vrai, peuvent jouer un rôle dans leur évolution, mais elles sont grandes en raison de leur position et de leur importance sur la carte intellectuelle du monde.

Il en est des nations comme des individus. Elles ont des âmes, elles ont des aspects divers, elles ont des traits distinctifs, elles

ont un caractère particulier. Mais c'est l'Âme de l'individu ou de la nation qui détermine son importance.

La Grèce et Rome géographiquement n'existent plus. Mais leur Âme revit. Là où l'intelligence humaine a fleuri d'une façon si exceptionnelle et si luxuriante, là au milieu des ruines imposantes du Parthénon nous avons cherché le classique petit havre du Pirée où la flotte de Thémistocle jeta l'ancre avant de partir pour abattre l'orgueilleuse puissance de Philippe. Et nous ne voyons la Grèce qu'à travers les rêves d'alors. Et nous rougissons pour la racaille qui s'appelle maintenant de ce nom. Mais quand Athènes cessera-t-elle d'influencer le cours de la pensée humaine et de sa destinée ? Je me suis tenu au milieu du vaste amphithéâtre que fut un jour le Colisée et j'ai essayé de le repeupler. Et pourtant la vieille Rome n'est pas morte. Ne traversons-nous pas l'Europe sur les routes qu'elle construisit dans toutes les directions ? Est-ce que son esprit n'anime pas l'Italie ? Et la Gaule et la Grande-Bretagne ne sont-elles pas issues de son génie ? Ne combattent-elles pas aujourd'hui les mêmes combats que Rome contre les mêmes hordes barbares de la Germanie qui voudraient piller Paris et Londres comme elles ont massacré Rome ?

L'ÂME DES SUCCESSEURS DE LA GRECE ET DE ROME

La Grèce et Rome ne furent-elles pas, aux rudes barbares de leur temps,—aux Bulgares d'Alexandrie, aux Huns et aux Vandales,—précisément ce que Paris est aux modernes Alarics ou Attilas, à la fois l'émerveillement et l'envie, la jalousie, la tentation et le désespoir. Ainsi la France est supérieure à l'Europe centrale. Et pensez-vous que la vieille province qu'elle nous a laissée soit la plus mauvaise partie de notre grand Dominion ?

Pour les temps modernes, la France et l'Angleterre sont préeminemment des nations telles que furent la Grèce et Rome. Elles sont les héritières et les successeurs des anciens. Aucune tare physique, à Dieu ne plaise, ne peut diminuer leur importance primordiale pour l'humanité. Toutes les nations, à l'exception d'une, veulent du bien à la France. Toutes les nations lui sont redevables. Elle vaut la peine qu'on la connaisse, mais pour la connaître il faut

d'abord connaître sa langue, la place qu'elle occupe dans l'histoire du monde. Ce que l'univers lui doit est un secret de polichinelle pour les historiens.

NOTRE DETTE A LA FRANCE

Nous devons à la France l'affranchissement de notre intelligence, le progrès des arts et des sciences, l'évolution de la démocratie et de la liberté politique. Elle a été la fontaine de Jouvence où toutes les autres nations ont puisé. Et même cette nation envieuse, puissante et implacable qui la combat aujourd'hui, est manifestement inspirée par le génie militaire qui fût un de ses plus grands enfants.

Elle est *par excellence* la nation des nobles enthousiasmes et des sublimes cris de guerre. Ce fut la France qui nous apprit la signification de ces mots : chevalerie, romance, gloire, liberté et humanité. Ces mots sont vraiment l'apanage de la France. Et aussi paradoxal que cela peut paraître, elle est le premier pays où les nouvelles idées sont développées, et le dernier pays à abandonner ses vieilles traditions. Sa valeur n'a jamais été souillée sur les champs de bataille par la férocité, car c'est une race de gentilhommes, d'hommes d'honneur et de chevaliers. A la bataille de Fontenoy, lors de l'âge de la chevalerie, qui n'est pas encore disparue, (en dépit de la prédiction pessimiste de Burke), ce furent les archers français, vous le savez, qui dirent, à travers le champ de bataille : "*Messieurs les Anglais, tirez les premiers.*" Et les Anglais qui ne voulaient pas être moins polis, répondirent, je crois : "Après vous, messieurs."

LE CREUSET POLITIQUE.

La France n'est-elle pas le creuset dans lequel les expériences politiques et philosophiques du monde moderne ont été éprouvées maintes et maintes fois ?

Les matériaux qui furent versés dans ce creuset furent bien disparates, cette chimie mystérieuse des races d'où est née l'histoire inspiratrice de la France, qui, comme la nôtre, est absolument inséparable de l'histoire de la civilisation moderne.

Car la transition de la Gaule de César à la troisième république a été l'aventure nationale la plus étonnante et la plus romantique dans toute l'histoire de l'univers, géographiquement, elle est la même vieille Gaule, et, c'est étrange de le dire, après vingt siècles, ses difficultés de frontière et ses voisins importuns sont les mêmes. Comme race, elle demeure, malgré les infiltrations des Francs et des Germains, ce que Rome l'a faite, une race celtique latinisée. Avant les Romains, les Grecs l'appelaient la Celtique, et ses habitants étaient les cousins de la Bretagne.

L'HISTOIRE DE CETTE LANGUE.

Mais la vieille langue celtique disparut graduellement parce que les Gaulois se laissèrent imposer bénévolement leur langue écrite par leurs conquérants humains et cultivés.

Et le lent progrès de cette langue celtique latinisée en faveur de laquelle nous parlons ce soir, est le fruit de 2,000 ans de perfectionnement de la langue des légions de César, combinée avec celle des tribus qui balayèrent la Gaule comme elles balayèrent d'autres parties de l'Europe, comme les vagues de la mer.

Il serait intéressant de rappeler comment un de ses chefs, en l'an 500, Clovis, fit de la Gaule une nation unie et Paris sa capitale, et que ce n'est que vers l'an 800 de notre ère que cette langue parlée dont nous nous servons en France et au Canada fut en usage, pour la première fois, au lieu du latin, dans un document public, à savoir, un couronnement.

Il serait aussi intéressant d'étudier, si le temps le permettait, les changements et les vicissitudes qui marquèrent la métamorphose de la rude France de Clovis en celle de la France cultivée de Poincaré. De même qu'il serait également intéressant d'étudier comment les barbares Saxons sont devenus les Anglais civilisés d'aujourd'hui, ou des Canadiens à demi-civilisés. Je me sers de cette dernière phrase non pas seulement d'une façon humoristique, mais avec intention, de crainte qu'il se trouverait encore des Canadiens qui s'opposeraient à l'enseignement de la langue française dans cette belle province. Alors, elle serait à propos.

Je demandais un jour à une Française combien elle avait de fils, et elle me répondit qu'elle en avait deux de vivants, et un à Toronto !

E

P
v
c
l'
n
n
t
a
a
e
v.a
ci
nle
d
m
p
d
p
d
m
m
tr
à
la

N

d
ti

HISTOIRE RETROSPECTIVE.

Nous pourrions rappeler comment la féodalité fut remplacée par la monarchie, comment la monarchie, sa corruption et ses extravagances donnèrent naissance à la révolution, comment le républicanisme céda la place à l'impérialisme qui voulait conquérir l'Europe, comment la restauration des Bourbons fut imprudemment imposée par nous et le reste de l'Europe après Waterloo, comment toute l'Europe combinée ne put retenir la France à son système féodal, parce qu'elle voulait s'appliquer fortement vers un autre idéal. Car Blucher et Wellington, comme l'a écrit Byron, avaient été appelés les sauveurs des nations (qui n'étaient pas encore sauvées) et les libérateurs de l'Europe, (encore dans l'esclavage).

Nous pourrions étudier ce fait d'une façon profitable comme un avertissement contre toutes les suppressions nationales, ou la coercion des races. Car toute nation devrait avoir la forme de gouvernement qu'elle mérite.

Et nous avons vu ensuite ces Bourbons, qui s'appuyaient sur leurs baïonnettes, renversés en 1830 et faire place aux Orléans plus démocratiques. Et en 1848 le peuple rétablit, pour quatre ans, une nouvelle république, dont le président, en 1852, qui s'appelait Bonaparte, s'empara de force du spectre impérial dans la nuit du 2 décembre. Nous avons vu comment l'Europe le reconnut, mais ne pût réussir à la populariser. Comment Bismarck se révéla au-delà du Rhin le plus puissant homme d'Etat de notre temps, et, comment, renversant cette imitation de Napoléon, il créa l'empire allemand un jour de 1871, dans le palais de Versailles. Comment la troisième république se soumit sagement, patiemment, paisiblement à ce démembrement qui n'aurait jamais dû être permis par nous et la Russie.

NOTRE PART ET NOTRE RESPONSABILITE

Et finalement, la main directrice du vieux pilote ayant disparu du vaisseau de l'Etat allemand, il a été dirigé sur le roc diplomatique d'une combinaison puissante, irrésistible, indissoluble que

Théophile Delcassé et le Roi Edouard ont pratiquement cimentée pour sa destruction, et cela sous les yeux de ceux d'entre nous qui ont eu le bonheur, pendant ces longues années préparatoires, de vivre dans le centre et le berceau de l'Entente Cordiale. (Et nous avons vu cela, et nous fîmes même de la partie.)

NOTRE FAUTE.

Mais nous avons, nous, Anglais obstinés que nous sommes, notre part de responsabilités dans la situation présente en Europe, si je puis risquer ici mon opinion souventes fois exprimée. Elle est due à nos erreurs germanophiles et au manque de prévoyance de nos propres hommes d'Etat anglais. Dans notre mépris pour la culture étrangère, et plus spécialement pour la culture latine, nous avons été Saxons. Il y a eu des préjugés en hauts lieux qui étaient dus à notre long et continu aveuglement germanophile, à notre traditionnelle et inintelligente francophobie, à nos proverbiales bêtises nationales. Nous avons eu une notion erronée de ce qu'étaient les Français, en Europe et en Amérique.

Il vaut aussi bien le confesser, bien qu'il y ait très peu d'écrivains politiques qui l'admettent. Mais une confession publique est bonne pour l'âme. Et nous avons nous-mêmes créé cette francophobie. Nous avons refusé, plusieurs fois, la main que la France nous tendait. Les Français, qu'ils soient en Europe ou en Amérique, sont un peuple avec qui il est toujours facile de s'accorder.

Mais je vous ai promis de vous parler de la France contemporaine, de son idiome, de ses traits caractéristiques, de son génie, de cette France où nous avons passé les meilleures années de notre existence. Je vous avais promis de parler de son influence bienfaisante comme peuple sur l'Angleterre, sur l'Europe, sur notre pays ici, sur le genre humain.

Je devrais donc, avant de conclure, vous parler du peuple français, qui est, s'il faut en croire des superstitions anciennes et des erreurs populaires, un peuple "excitable" et "léger". Supposons qu'ils soient ainsi. Ils ont enseigné leurs leçons au monde entier, sans doute, avec beaucoup de gestes déclamatoires et d'éclats dans leurs yeux. Je l'admets. Mais quelles sont les leçons qu'il ont ensei-

g
dd
P
ti
plL
—ét
de
pé
m
m
soce
n'
de
pé
ch
biL
—so
qu
Fr
Fr
d'
ja
m:
po
jo

gnées ? Des leçons distinctives de sens commun, de goût, de raison, de science et d'art.

Dans quels royaumes de l'art, permettez-moi de vous demander, l'influence française s'est-elle fait sentir le plus fortement ? Précisément dans ceux qui réclamaient la conscience de la proportion, de la forme, de la contrainte. Dans l'architecture, par exemple, dans la peinture, dans la statuaire, dans la prose.

LA SUPERIORITE

L'influence française n'est absolument pas une influence pour émouvoir l'Anglais ou l'Allemand, elle l'équilibrera plutôt. Dans les deux arts qui s'adressent aux sentiments, les Français ont été surpassés : en poésie par les Anglais conservateurs et inexpressifs, en musique, par les Allemands lourds et inexprimables. L'empire mental de la France s'est surtout manifesté dans des choses qui sont plus susceptibles d'être mesurées par l'esprit.

Et c'est la raison pour laquelle la France, après tout, est le centre, le collecteur et le dispensateur unique du monde entier. Elle n'est pas seulement aujourd'hui suprêmement influente dans bien des arts, mais elle les a tous maîtrisés. Et si toutes les nations européennes devaient périr sauf une, et qu'une d'entre elles devrait être choisie comme étant la plus propre à perpétuer la civilisation, et bien celle-là serait la France.

LA CULTURE.

Si vous méditez ces commentaires et cette conclusion, qui ne sont pas seulement les miennes, vous commencerez à réaliser pourquoi, à partir du moyen-âge jusqu'à nos jours, l'emprise de la France sur la culture du monde a été si stable et si imposante. La France possède toutes les cultures et les vit. Lisez les romans d'Anatole France. Il n'est pas le plus grand romancier qui fut jamais. Mais dans les oeuvres de quels romanciers anglais, allemands ou russes trouverez-vous une si complète transmission à la postérité de toute la culture que le monde a vécue jusqu'à nos jours ?

C'est avec raison, alors, que Henri de Bornier a orgueilleusement écrit : "Que tout homme avait deux pays, le sien et la France."

Mais comment cette intellectualité, cette raison se sont-elles manifestées dans le plus grand événement de l'histoire du monde, sa plus grande contribution à l'Europe et à l'Amérique ?

Elles figurent magnifiquement.

Deux choses ont assombri l'influence réelle de la révolution française : la guillotine et Napoléon.

Mais regardez aux résultats.

Le 9 octobre 1807, le roi de Prusse décrétoit : "De Martinmas, 1810, l'esclavage cessera dans tous nos Etats. Il n'y aura plus que des gens libres."

Pourquoi ? Par quelle influence fut-il poussé à décréter ainsi ? Parce que la Prusse venait justement d'être envahie par la France, pour son avantage. La France, sous Napoléon, de même que sous la république qui le précéda, avait ce que la vieille monarchie n'avait pas, des paysans libres, créés par la révolution, cultivant robustement, allègrement, et avec prospérité, leurs propres terres. Ce fut une leçon du plus simple et du plus raisonnable sens commun, comme toutes les nombreuses leçons de la révolution. Napoléon en fut le héraut. Ce fut sa mission. Et, avec toutes ses fautes, il portait, sur ses aigles victorieuses, la liberté, l'égalité et la fraternité en dépit de tous les réactionnaires, pour l'affranchissement de l'Europe féodale.

C'est ainsi que la France a été à la tête du monde pour la diffusion des connaissances dans les arts et les sciences, et qu'elle a allié, dans le creuset de la raison, ce mélange intime qui, dans les moments de paix, est de la culture, et dans les époques de révolution, comme en 1789, est de l'idéalisme poussé à son paroxysme. C'est sa contribution. C'est son caractère. C'est la France. Ces gens sont les héroïques défenseurs de Verdun, et de notre civilisation moderne qui est en danger à cet endroit.

Et c'est la langue, la littérature et l'influence de cette race que vous craignez de répandre et d'enseigner à vos neveux ici en Canada. Et vous voudriez, dans nos universités, donner la prépondérance à l'Allemand sur cette langue ?

P

m

to

m

té

bi

de

la

ne

ne

ta

de

L

co

El

pl

vo

su

lié

Mi

ch

an

Ro

de

inc

ell

ric

POURQUOI LA FRANCE COMBAT

Mais la France qui a aujourd'hui la première place dans le monde politique, la France, le berceau de toute culture, l'école de toutes les sciences, le pays de l'art, la France, paisible et guerrière, mais toujours méconnue en Europe, la France qui, pendant 40 ans, a tenu ferme et inflexible derrière les Vosges à Verdun, l'effrayante barrière contre l'ambition déréglée du Teuton, la France, en temps de paix, le pays récréatif du monde, le rendez-vous favori des rois, la France, l'élément indispensable dans notre vie intellectuelle et notre civilisation moderne, la Rome et l'Athènes de nos jours, si nécessaire à la culture de notre race qu'on a dit que si elle n'existait, l'Europe serait forcée de la créer.

Un de ses plus fervents admirateurs a dit : *“Chaque homme a deux patries : la sienne, et puis, la France.”*

LA VIE INTELLECTUELLE.

Personne ne croit visiter la France pour la première fois, comme l'a si bien dit Edmondo de Ammici, mais plutôt y retourner. Elle est si intimement liée à notre vie intellectuelle.

Et si lors de votre première visite vous étiez déposés d'un aéroplane sur les Champs Elysées, vous regarderiez autour de vous et vous reconnaîtrez l'Arc et l'avenue en vous disant : Sûrement, je suis déjà venu ici. La France, pour nous tous, est si intimement liée à notre vie intellectuelle et répond si bien à notre enchantement. Mais la France,—vous allez être surpris d'entendre cela de ma bouche,—est la principale cause de l'imbroglio actuel en Europe.

Sa richesse, sa prospérité, son indépendance, ses colonies, ses amitiés et ses progrès lui ont valu, nous l'avons déjà dit, ce que Rome dans sa splendeur, à la fois l'éternelle envie et le désespoir des rudes Barbares du Nord.

Mais ce n'est pas là la seule chose qui a fait que la France, inconsciemment, a été la cause du présent conflit des nations.

Voici une autre raison. C'est qu'avec son alliée, l'Angleterre, elle règne sur l'univers au point de vue de la civilisation, de la richesse, de la culture, de la liberté dans la démocratie, si bien que.

chaque fois que les pouvoirs obscurs et réactionnaires veulent frapper l'Angleterre, il leur faut d'abord frapper la France. Pourquoi ? Parce que pour atteindre l'Angleterre, la route est mauvaise, elle est humide ; ils doivent passer par la France, ils doivent atteindre Calais.

C'est pourquoi la France et son alliée de l'autre côté de la Manche sont, aujourd'hui, comme toujours, les protecteurs des intérêts du monde entier, corame ils ont été depuis longtemps le centre de la civilisation.

Tout ce qui intéresse le progrès et la liberté intéresse la France. Et, comme toujours, *amicus humani generis*, elle combat pour la cause de l'humanité.

Et l'histoire dira d'elle avec justesse, comme Pitt, dans ses dernières paroles, a dit de l'Angleterre : "Elle s'est épargnée par son énergie, et elle sauvera l'Europe par son exemple."

FIN

dou

lang
et g
la f
bro
bon
que
car
jusq
rant

de l
celle
de g
fut
rest
men
Ont
cara

POSTFACE

Les deux Langues

La conférence de M Donald Downie a été lue, sans nul doute, avec le plus grand intérêt par nos compatriotes.

Les éloges qu'il a faits de la France et de sa langue sublime, dans le milieu où il s'est adressé et grâce à la publicité que l'on a donnée à sa conférence en la publiant d'abord dans le *Vancouver Standard*, puis en brochure, ont dû ouvrir les yeux à une foule de gens. Ses bonnes paroles à l'adresse des Canadiens-français, ses remarques judicieuses et bienveillantes sur la modalité de leur caractère, devront faire disparaître bien des préjugés qui, jusqu'ici, attisaient certains esprits étroits parce qu'ignorants.

Mais il est juste de dire que la mentalité des citoyens de la Colombie Britannique n'est pas du tout la même que celle des citoyens de l'Ontario ou du Manitoba. La classe de gens qui composent la population de cette province, qui fut complètement séparée pendant de longues années du reste du Canada et qui, encore aujourd'hui, par son éloignement, n'a pas pu être influencée par les idées subversives des Ontariens et des Manitobains, ressemble plutôt par son caractère à la bonne bourgeoisie anglaise.

Si M. Downie a cru devoir parler comme il l'a fait, c'est qu'il s'adressait à un auditoire bien disposé. Il n'aurait pu tenter la même expérience à Toronto, à Hamilton, à Kingston, ni même à Westmount, où demeure Mme Robert Reford.

Il n'est pas le seul à réclamer l'enseignement du français sur un pied d'égalité avec l'anglais.

Dans une lettre adressée au *World* de Vancouver et publiée le 27 novembre dernier, M. T.-E. Julian disait :

"Le Dr Cook, dans un de ses essais, dit que si une question est mal soumise la réponse ne peut qu'égarer.

"Le problème des "écoles bilingues" et de la "dualité des langues" tel que donné dans la presse, est des plus faux et les conclusions auxquelles on en arrive sont des plus malfaisantes.

"Avant que nous puissions discuter cette question, nous devons d'abord en arriver à une entente raisonnable sur ce que veulent dire ces deux propositions. Cela ne peut pas être une question de droit. Les deux parties ont le droit de leur côté. Cela ne peut pas être une question de supériorité. Dans certains cas, l'une ou l'autre langue est supérieure. Cela ne peut pas être non plus une question de religion...

"On rapporte que Lord Shaughnessy aurait dit que "l'on devrait enseigner le français à tous les Canadiens." En cela, il n'a dit que la moitié de la vérité. Toute la vérité est que l'on devrait enseigner l'anglais et le français à tout Canadien, lui enseigner à parler, à écrire et à penser assez couramment pour que ni l'Anglo-Saxon, ni le Français puissent discerner quelle est sa langue maternelle.

"Il y a plusieurs raisons pour cela. Cela permettrait aux éléments anglais et latins de mieux se connaître et se comprendre l'un l'autre, et, se connaissant mieux, cela ferait disparaître une foule de causes qui les tiennent éloignés et qui entretiennent du mécontentement et de la jalousie, au lieu d'une noble rivalité qui les stimulerait pour le plus grand bien du Canada...

"L'anglais et le français sont les deux langues qui domi-

nen
scie
nai
la s

Pro
elle
diel

a a
dep
of
ciel
Car
le c

lett
infu
aid
l'A
elle
peu
peu
dir

Car

che
der
sec
fou
dist
qui
dép
mo
tior

nent le monde des affaires, du génie civil, des arts et des sciences, de la diplomatie et du parlementarisme. Une connaissance des deux permettrait à tout Canadien d'acquérir la supériorité dans ces arts."

Ces réflexions sont celles d'un homme sensé.

Les deux races sont destinées à vivre côte à côte. La Providence l'a ainsi décrété. L'une ne peut pas, le voudrait-elle, absorber l'autre. En tous cas, ce ne sont pas les Canadiens-français qui caressent des rêves d'assimilation.

Le professeur Wrong, de l'Université de Toronto, qui a appris à connaître la province de Québec par ses auteurs, depuis plusieurs années qu'il publie annuellement sa *Review of Historical Publications relating to Canada*, a fort judicieusement dit que l'on ne pouvait pas songer à gouverner le Canada avantageusement pour le pays et ses citoyens sans le concours des Canadiens-français.

"Une éducation commune, conclut M. Julian dans sa lettre, une connaissance commune de l'autre langue, et une infusion commune des mêmes aspirations chez les enfants aideraient beaucoup (à l'entente). Les caractéristiques de l'Anglais et du Français se complètent l'une l'autre. Unies elles ne peuvent avoir d'égales et feront du Canada et de son peuple une nation supérieure à tout autre État et à tout autre peuple sur ce continent, une nation capable de prendre la direction de toutes choses relevant du pan-américanisme."

J'ajouterai à ce témoignage ce que disait récemment le *Canadian Courier* dans un article de rédaction :

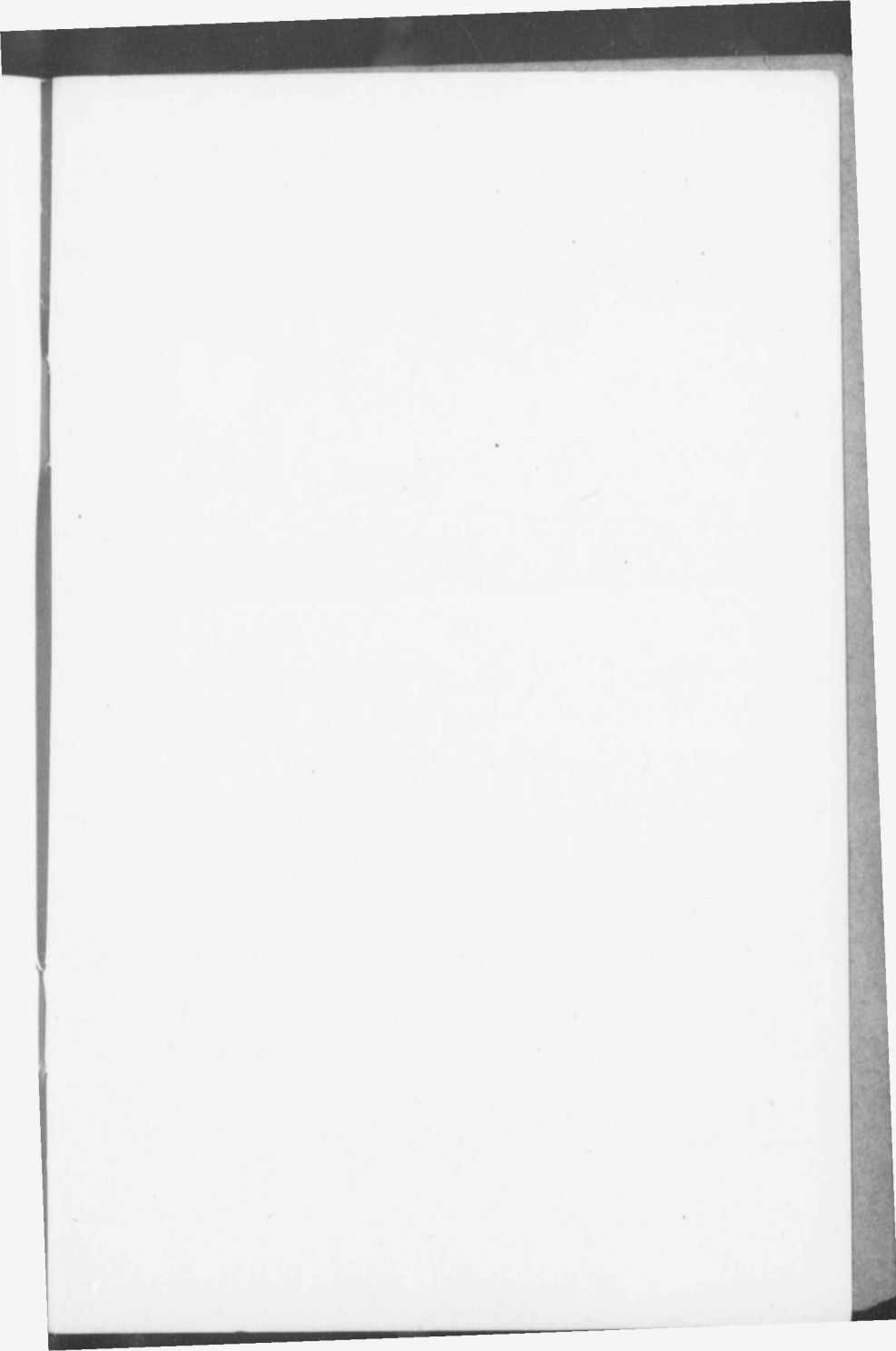
"Le Canada sera plus riche et plus grand en étant franchement bilingue, avec pour base la langue anglaise. Posséder deux langues, c'est avoir deux yeux au lieu d'un. Le second oeil étend notre perspective et nous permet, en nous fournissant matières à comparaison, de mieux mesurer les distances. Bien qu'on ne puisse pas affirmer qu'un homme qui ne possède qu'un seul langage soit dans une position aussi déplorable qu'un homme qui n'a qu'un oeil, il est vrai, néanmoins, que, comme les cyclopes, il se trouve dans une position désavantageuse lorsqu'on le compare à des hommes qui

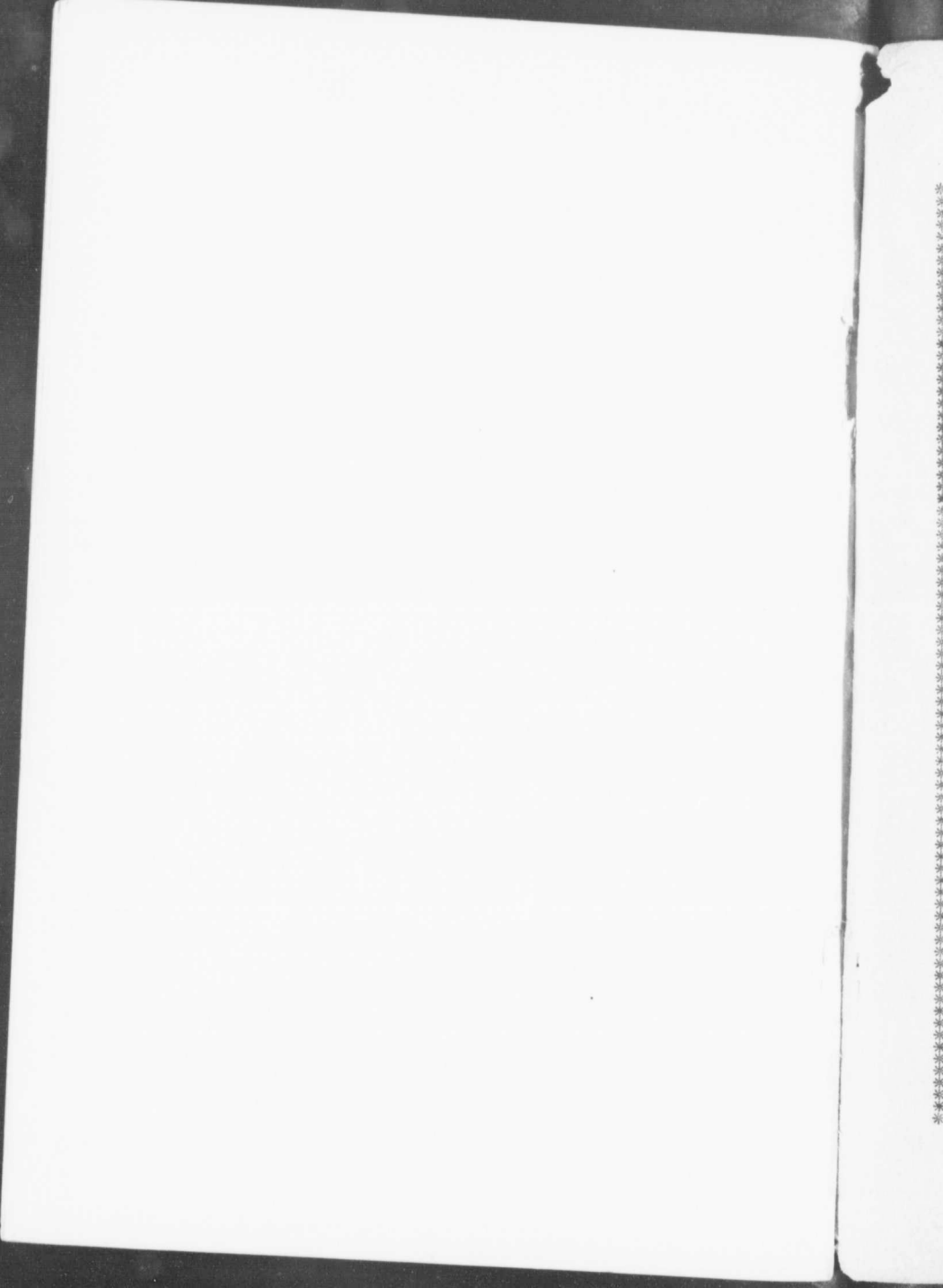
jouissent de cette double faculté. L'avenir de la langue anglaise est assuré au Canada. Nous devons avoir assez de bons sens pour assurer aussi un avenir raisonnable et réel à la langue française... Donnons donc aussi une large place à la langue française, non-seulement chez les Canadiens-français, mais aussi chez les Anglais du Canada."

Les témoignages en faveur du bilinguisme deviennent de plus en plus nombreux. Les gens clairvoyants commencent à réaliser que la paix et l'intérêt du pays commandent impérieusement la bonne entente.

C'est pourquoi, toutes les fois que l'occasion se présente, je ne cesse de répéter que nous devons continuer la lutte, en nous servant judicieusement de toutes les armes à notre disposition, en nous souvenant toujours, selon l'expression du Saint-Père, que "notre langue est la gardienne de notre foi."

RAOUL RENAULT.





LA PUBLICITÉ ENREGISTREE
PUBLICISTES



Préparation de
Brochures,
Plaquettes,
Catalogues,
Rapports, Etc.

Rédaction de
Circulaires,
Annonces,
Mémoires,
Lettres, Etc.

En FRANÇAIS ou en ANGLAIS

Raoul Renault

DIRECTEUR

147, Cote de la Montagne

TELEPHONE:

Bureaux : 3554.

TELEPHONE:

Résidence: 3517

